

Études littéraires africaines

PARENT (Sabrina), *Cultural representations of Massacre. Reinterpretations of the Mutiny of Senegal*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2014, 224 p. – ISBN 978-1-13727-496-0

Anthony Mangeon



Number 39, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1033169ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1033169ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mangeon, A. (2015). Review of [PARENT (Sabrina), *Cultural representations of Massacre. Reinterpretations of the Mutiny of Senegal*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2014, 224 p. – ISBN 978-1-13727-496-0]. *Études littéraires africaines*, (39), 230–232. <https://doi.org/10.7202/1033169ar>

déconseillant toute velléité de libération qui ne procéderait que par rupture des accords de coopération avec la France. Les États africains sont ici encouragés à impulser des réformes au plan intérieur afin que soient corrigés les multiples dysfonctionnements que connaissent leurs sociétés.

Contribution réussie à l'étude des écrits non fictionnels de Mongo Beti, comme le souligne la préface de Lucien Ayissi, ce livre apparaît comme un ouvrage de référence pour une meilleure connaissance du combat mené par l'écrivain : il présente au lecteur la pensée de Mongo Beti sans ambiguïté et sans conflits d'interprétations. On peut toutefois regretter qu'il n'y figure pas l'index qui aurait facilité les renvois aux théoriciens de l'analyse de contenu et à ceux du développement que l'auteur cite tant. Diverses annexes résument, sous forme de tableaux, les conditions de production, les sources d'informations qui ont servi à Mongo Beti pour la rédaction de ses essais ainsi que leur thème constitutifs ; la dernière de ces annexes : l'« Hommage académique posthume à Mongo Beti : l'écrivain, le pédagogue, l'intellectuel négro-africain » du Professeur camerounais Mathieu-François Minyono-Nkodo est toutefois quelque peu incongrue, parce qu'elle ne suit pas la logique des annexes précédentes. Enfin, on peut se demander pourquoi n'apparaissent pas, dans l'abondante bibliographie, les essais de théoriciens et de politologues tels qu'Achille Mbembe ou encore Jean François Bayart, dont on sait que les réflexions portent elles aussi sur des questions liées à la politique africaine.

■ Milunda KOMBILA

PARENT (SABRINA), *CULTURAL REPRESENTATIONS OF MASSACRE. REINTERPRETATIONS OF THE MUTINY OF SENEGAL*. Basingstoke : PALGRAVE MACMILLAN, 2014, 224 P. – ISBN 978-1-13727-496-0.

On commémorait récemment le 70^e anniversaire du massacre perpétré au camp de Thiaroye le 1^{er} décembre 1944 par l'armée française, contre des tirailleurs sénégalais démobilisés mais qui refusaient d'être renvoyés dans leurs cantons respectifs sans avoir au préalable perçu leurs arriérés de solde. Ce sombre épisode de la Seconde Guerre Mondiale, que des historiens français revisitent aujourd'hui à nouveaux frais à partir de l'ouverture et du recoupe-ment d'archives diverses, a connu un grand retentissement dans les lettres et le cinéma d'Afrique. De Léopold Sédar Senghor (*Hosties noires*, 1944) à Doumy Fakoly (*Morts pour la France*, 1983), d'*Aube*

africaine de Fodeba Keita (1949) à *Aube de sang* de Cheikh Faty Faye (2005), sans oublier *Thiaroye, terre rouge* de Boubacar Boris Diop (1981), *Camp de Thiaroye* d'Ousmane Sembène (1987) ou *L'Ami y'a bon* de Rachid Bouchareb (2004), ce sont en effet autant la poésie que le roman, la scène dramatique que la pellicule cinématographique qui ont servi de supports aux écrivains, dramaturges et poètes d'Afrique pour transmettre la mémoire de ces événements et s'interroger sur leur signification et sur leur portée. Dans cet ouvrage issu de sa thèse présentée à l'université du Texas, Sabrina Parent, chercheuse au Fonds National de la Recherche Scientifique en Belgique, livre donc la première étude exhaustive des différentes représentations de ce massacre.

Suivant une stricte chronologie, son propos s'organise en trois temps : les représentations de Thiaroye à l'époque coloniale, puis après les indépendances, et enfin durant le nouveau millénaire. Ces parties correspondent de fait à trois étapes successives dans le processus de représentation et d'interprétation. Dans les années 1940, l'enjeu est surtout de préserver l'événement de l'oubli, en inscrivant prioritairement les tirailleurs massacrés dans la mémoire collective : Senghor réussit ainsi le tour de force de transformer en victimes et en figures de la Résistance ceux que la France considère alors comme des rebelles. Son poème « Tiaroye » met de surcroît en abyme les différentes étapes d'appréhension de tout événement traumatique : d'abord l'incompréhension, et la rationalité ébranlée par toute une série de questions rhétoriques ; puis l'émotion mise à nu ; et enfin la reconstruction d'un sens. Avec les années quatre-vingt, c'est la fonction critique qui prime désormais, et qui conduit les auteurs à juger sévèrement l'implication de la France dans les régimes africains, ainsi que le choix embarrassé de ces derniers (et notamment du président Senghor lui-même) de n'ériger aucun monument ni stèle commémorative : la littérature continue ainsi son office de tombeau, bientôt relayée par le cinéma dans sa fonction d'interpellation du pouvoir à partir de cet épisode historique passé sous silence. Dans les années 2000, la donne se modifie de nouveau, car l'existence de plusieurs générations d'immigrés africains en France impose de dépasser les fractures du passé dans la perspective d'un mieux-vivre ensemble, suivant une double exigence : au souci africain de réparation, qui veut être entendu (notamment en ouvrant un procès en révision pour réhabiliter la mémoire de ces fusillés), doit correspondre du côté français une demande de pardon, qui attend elle-même une réponse. Si le corpus étudié par Sabrina Parent s'arrête ici au milieu des années 2000, on

peut donc gager que les événements de Thiaroye n'en ont point fini de se répercuter dans les arts et dans le devenir de la relation franco-africaine.

Dans cette histoire, ce livre constituera assurément une balise incontournable pour les années à venir : par la précision de sa documentation, par la rigueur de ses analyses textuelles, par son souci constamment pédagogique autant que par la limpidité de son style, il sera un manuel précieux pour les enseignants de littérature intéressés par les écritures de l'histoire et par les liens intertextuels qu'entretiennent poèmes, romans, films et pièces de théâtre dans leurs traitements poétiques de l'événement. On peut simplement souhaiter sa traduction rapide en français, pour une diffusion plus grande encore.

■ Anthony MANGEON

QUAQUARELLI (LUCIA) ET SCHUBERT (KATJA), DIR., *TRADUIRE LE POSTCOLONIAL ET LA TRANSCULTURALITÉ. ENJEUX THÉORIQUES, LINGUISTIQUES, LITTÉRAIRES, CULTURELS, POLITIQUES, SOCIOLOGIQUES*. NANTERRE : PRESSES UNIVERSITAIRES DE PARIS OUEST / CRIX CENTRE DE RECHERCHES ITALIENNES, COLL. ÉCRITURES, N°7, 2014, 222 P. – ISBN 2-907335-200-1.

C'est dans le cadre du pôle de recherche transdisciplinaire « Tout Monde » de l'Université de Paris Ouest Nanterre qu'a été élaboré ce numéro de la revue *Écritures*. Il est un des fruits de trois années (2010-2013) de colloques, de journées d'études et de conférences sur le thème du postcolonial et du transculturel. La discussion est centrée sur l'enjeu de la traduction, envisagée à travers le prisme des études culturelles et postcoloniales.

La première partie de l'ouvrage est destinée à interroger la pratique de la traduction. Annie Brisset se penche sur l'évolution de la traductologie depuis les années 1950, notamment le « tournant culturel » (p. 65) qui s'est produit après les indépendances. Myriam Suchet présente un aspect très important pour comprendre la traduction postcoloniale : la question de l'*hétérolinguisme*, c'est-à-dire la recherche accomplie par des auteurs pour transgresser les frontières d'une langue et y faire habiter d'autres langues. Dans ce sens, le travail de la langue sert à établir une politique de rééquilibrage de rapports de pouvoir, puisque le contact entre la langue du dominateur et celle du dominé ouvre un espace littéraire inédit. Or, cet espace peut être brouillé lors de la traduction, comme l'explique Giuliana Benvenuti qui souligne la nécessité de l'étude des politiques